

ne voulut prendre cette terre à ferme et je dis à mon maître que la raison pour laquelle on ne réussissait pas, c'est qu'on ne savait pas cultiver. Je le savais par l'expérience que j'avais acquise en Angleterre, où nous avons coutume de bien cultiver, où nous élevions quantité de bétail avec nos navets et où nous recueillions une si grande masse d'engrais. En outre nous employions toujours, outre l'engrais de nos navets, du guano et de la poudre d'os, et nous étions sûrs d'une bonne récolte. Ainsi, mon maître me loua la terre pour un peu plus de trois piastres par acre, c'était un loyer trop élevé; mais j'étais content de l'avoir à n'importe quelle condition. J'achetai un attelage de chevaux; il y avait, sur les lieux, assez de bâtisses pour mon besoin, et mon maître me promit d'en construire de nouvelles si je payais mon loyer et si je traitais bien la terre. Alors nous nous mîmes à l'œuvre, nous fîmes l'acquisition d'un petit troupeau, je travaillai la terre aussi bien que je pus, et ma femme fit tout son possible; mais pendant les trois premières années je fus obligé de travailler au dehors avec mes chevaux pour payer le loyer.

— Combien vous a-t-il pris de temps pour mettre en bon état une terre en aussi mauvaise condition? Je suppose que vous n'aviez pas de fumier.

— Non, je n'en avais pas. Je pris trois ans pour rendre cette terre productive. Je la mis en jachère et je fis autant que possible des engrais verts que j'enterrai par les labours. Bientôt, je recueillis quelque fumier et je cultivai des navets; car je n'aurais rien fait sans eux. J'engraisse toujours, en automne, la sole destinée aux navets. Aussitôt que j'eus des navets, je me procurai des animaux que j'engraissai pour la vente et qui me donnèrent de l'engrais. Alors la terre devint meilleure, et j'obtins d'excellentes récoltes d'orge, puis de trèfle, et, en dernier lieu, je pus récolter du blé bien propre. Cependant, j'eus beaucoup de peine à lutter avec mes faibles moyens; mais je parvins à vaincre les obstacles, et maintenant j'obtiens de bonnes récoltes sur toute la terre, à l'exception d'un morceau qui est encore léger et très-pauvre. Ce morceau, néanmoins, donne quelquefois de bons rendements et s'améliore.

— N'avez-vous jamais essayé la culture des navets pour l'engrais seulement? C'est-à-dire pour les laisser périr sur place et les enterrer par les labours.

— Je n'ai jamais eu l'intention d'en agir ainsi, répliqua-t-il; mais il y a deux ans, la neige précoce surprit mes navets sur le champ et je ne pus en mettre plus de la moitié à l'abri. Le reste fut gâté, resta en place et fut enterré par les labours du printemps.

— Bien, quel en fut le résultat?

— J'eus une très-bonne récolte sur tout le champ de navets; mais je n'ai pas remarqué qu'il y eût quelque différence entre cette partie sur laquelle les navets avaient été récoltés et celle où ils avaient pourri sur place.

— Mais peut-être que la terre était dans le meilleur état possible, et c'est sans doute la raison pourquoi vous n'avez vu aucune différence.

— Elle était très fertile et j'eus une récolte supérieure après les navets. Voici, j'avais bien engraisé la terre en automne et le sol avait beaucoup de force.

Je lui dis que son expérience était différente de celle de plusieurs autres cultivateurs, et que ceux à qui j'en avais parlé, m'avaient dit que lorsque les navets et autres récoltes-racines avaient été détruits en automne, la récolte de l'année suivante était d'un moins un pied plus haute que celle des champs d'où les navets avaient été enlevés.

Il me répondit que c'était tout simplement naturel, mais

que la chose n'avait pas eu lieu chez lui.

J'attribuai ce fait à ce que le sol se trouvait en aussi bon état que possible, et qu'il donnait par conséquent son plus haut rendement; mais si le terrain avait eu besoin de l'engrais de la récolte détruite, il s'en serait trouvé grandement amélioré.

Je lui demandai alors s'il n'avait jamais enterré par le labour quelque récolte qui eut une influence particulière-ment favorable à la terre.

Il me répondit que oui, et que cette récolte était des cotons de blé d'Inde. C'est même, continua-t-il, le premier engrais qui fit donner une bonne récolte à la terre légère dont je vous ai parlé.

Je lui demandai de me dire exactement comment il avait opéré, et il me répondit :

— Je semai à peu près trois acres et demi de blé-d'Inde, et avec l'aide des cendres, du plâtre et du fumier déposés dans chaque butte, j'eus une assez bonne récolte. Je soignai mon blé-d'Inde, l'entretenais bien net, et je fis la cueillette des épis d'après la méthode ordinaire. Puis je mis les animaux sur ce champ pendant quelques jours leur laissant manger tout ce qu'ils voulurent, et ils s'en trouvèrent très-bien. Lorsqu'ils eurent fini, je couchai tous les cotons dans la même direction; après quoi je labourai dans le sens de la longueur et enterrai les cotons. Le printemps suivant, j'ensemencé la terre en orge, et j'eus un beau produit. Je semai de la graine de trèfle et je n'ai jamais vu une aussi bonne récolte que celle que j'obtins de ce champ. Je n'aurais jamais pensé que des cotons de blé-d'Inde fissent autant de bien à la terre.

Je lui exprimai combien j'étais étonné que des cotons de blé-d'Inde pussent être enterrés par un labour et qu'ils pussent se décomposer sans rendre la terre poreuse et légère.

Il me dit qu'il ne savait pas comment la chose se faisait, mais que tel était le cas; que depuis ce temps, il avait suivi la même marche et qu'il avait en ce moment un champ de blé-d'Inde qu'il allait bientôt traiter de la même manière, avec la certitude d'obtenir un résultat semblable. Vous savez, me dit-il, que les cotons de blé-d'Inde sont très-sucrés. Je pense qu'il y a eu eux une grande richesse.

— Que faisiez-vous de votre blé-d'Inde? lui demandai-je.

— Je le donnais aux chevaux, aux porcs et aux bêtes à cornes. Je choisissais pour cela l'époque où le blé-d'Inde était assez tendre pour que les bestiaux pussent le broyer, et ils s'en trouvaient bien. Faire manger le blé-d'Inde pendant qu'il est mou, cela épargne le trouble d'aller au moulin, puisque le bétail peut le mâcher sans difficulté. J'en agis de même pour les porcs; je fis d'excellent lard, et toute la récolte me fut d'un grand service.

— Maintenant, lui dis-je, ne croyez-vous pas qu'il serait mieux pour vous de rester où vous réussissez si bien, jusqu'à ce que vous puissiez acheter une propriété? (Il avait l'intention d'acheter une terre, afin d'être chez lui.)

Il me dit qu'il avait beaucoup de bétail, et assez d'argent à la banque, pour acheter une terre au comptant, et en même temps l'améliorer. Aussitôt après la vente de son bétail et de sa récolte il se trouvait en état de donner quatorze mille piastres comptant.

L'histoire de cet homme est très-instructive. Nous voyons le pauvre protégé d'une paroisse, serviteur chez un cultivateur. Il a appris chez ce dernier un bon système de culture, quoiqu'il n'ait travaillé que comme simple manœuvre et qu'on ne lui ait montré, par conséquent, rien autre chose qu'à travailler. Son patron, sans doute, en tira le plus qu'il put;